

Le rêve ou la vie sans distance *Un cheval entre dans un bar* de D. Grossman¹

Françoise Hiraux²

David Grossman's novel is based on recounting a nightmare. We will analyse it from three perspectives. The first, which draws from phenomenology, emphasises that dreams are raw encounters with the real, in the entanglement of action and submission that makes up every life. They essentially mobilise affectivity, which means that a dream is an experience in the strongest sense of the term. The second considers their constructive power, particularly their capacity to provide a way to accept impermanence. Conversely, Grossman is deeply concerned with their toxicity to individuals and the coexistence of the latter with the poisonous dreams distilled by populist lies. Finally, in their capacity to evoke dreaming, biography and autobiographical fiction transcend chronology and facts and become narrations of the individual's encounter with the world and, in turn, with the self.

Le roman de David Grossman est construit sur l'aveu d'un cauchemar. Nous l'analyserons selon trois perspectives. La première, de l'ordre de la phénoménologie, met en relief que le rêve est la rencontre sans distance avec le réel, dans l'intrication de l'agir et du subir en laquelle consiste chaque existence. Il mobilise essentiellement l'affectivité, ce qui fait de lui une expérience au sens le plus fort du terme. La deuxième considère sa puissance positive et notamment sa capacité à ménager une façon d'accepter l'impermanence. *A contrario*, David Grossman est vivement préoccupé par la toxicité, pour les individus et pour leur vivre-ensemble, des rêves empoisonnés distillés par les mensonges populistes. Enfin, en ménageant une place au rêve, la biographie et le récit autobiographique débordent la chronologie et la relation des faits et deviennent la narration de la rencontre de l'individu et du monde et de la rencontre, en retour, de soi à soi.

Keywords : Phenomenology of dreams, Imagination, Suffering from memory, Populist stories

Mots-clés : Phénoménologie du rêve, Imaginaire, Souffrance du souvenir, Récits populistes

¹ Pour mentionner cet article : Françoise Hiraux, « Le rêve ou la vie sans distance *Un cheval entre dans un bar* de D. Grossman », in May Chehab et Beatrice Barbalato (dir.), *Auto/biographie : prémonitions, rêves, cauchemars*, Mnemosyne n. 14, PUL-Presses universitaires de Louvain, 2021.

² Université catholique de Louvain.

1. **Ante omnia**

« Un cheval entre dans un bar... » est le début d'une blague dont on ne connaîtra jamais la chute. Tout est pris dans la narration d'une histoire désastreuse, devenue à jamais un cauchemar, révélé un soir dans le délire d'un rêve éveillé. Le roman de David Grossman, paru en 2014 et magnifiquement traduit de l'hébreu par Nicolas Weill, décline le rêve comme la rencontre sans distance avec le réel, dans l'intrication de l'agir et du subir en laquelle consiste chaque existence.

2. **Préambule**

« Nous n'avons qu'une vie ». Livre après livre, David Grossman s'attache à entourer et à chérir cette vie. Vie toujours singulière, propre à quelqu'un, unique et située. Vie précieuse et sans cesse exposée à son contraire : la mort, la perte et la souffrance. Mais une vie aussi qui va, qui avance, qui espère et qui crée précisément parce qu'elle est vivante.

Une dimension frappe particulièrement l'écrivain : une vie, une existence, sont faites de l'alliance et de l'alliage indissolubles de l'agir et du subir. Elles sont à la fois ce qui arrive et ce qu'on en fait. La vie éveillée les ménage, comme elle le peut et autant que possible, en usant du discernement, de la délibération et de la décision. Le sommeil, le rêve et le délire, au contraire, ne s'essaient pas à les conduire. Ils les vivent sans filet, sans distance affective, sans recul critique.

Grossman réfléchit à la vie en tant qu'elle est incarnée. Ses fictions ont pour matière et comme question des existences singulières. Lorsqu'il prend la parole en public, les concepts ne dominent jamais ses interventions qui débutent toutes par l'histoire concrète de tel homme ou de telle femme qu'il a soin de nommer³. Dans ses nouvelles et ses romans, il confie sa recherche aux hallucinations, aux voix intérieures, aux interrogations mille fois posées, au rêve et, sinon au délire, du moins à la déprise. Dans *Le Sourire de l'Agneau* (1983), il suit un vieil Arabe un peu fou (ou rendu tel ?) qui vit dans un monde de légende. Dans *Voir ci-dessous : amour* (1986), il approche la Shoah à partir des divagations d'un enfant qui cherche à se recevoir⁴ dans le monde qui lui échoit comme un bien étrange présent. Dans *Une femme fuyant l'annonce* (2008), il tente,

³ « [Sans] ces histoires individuelles, intimes [...] la réflexion sur la Shoah ne serait jamais complète et ne pourrait jamais créer le lien psychique. [...] Le débat autour de la Shoah pourrait même apparaître, parfois, comme une tentative inconsciente de *se protéger* contre l'horreur évidente ». (Grossman D. 2018 : 17). Grossman s'en explique pareillement à propos de la question d'Israël et de la Palestine (*ibid.* : 81).

⁴ Comme un athlète se reçoit après le saut. Mais *recevoir* aussi au sens d'*admettre*, comme Marie reçut la visite de l'ange.

comme son héroïne, de conjurer la réalité brutale et violente de son pays par le hors-lieu du vagabondage et le hors-temps du faire récit⁵. Et dans *Tombé hors du temps : récit pour voix* (2011), il s'aventure sur les rives terribles de la perte d'un enfant au fil de monologues murmurés dans un espace-temps fantasmagorique qui a les teintes de l'*Île des morts* de Böcklin.

3. Trois approches

Le rêve touche à l'immanence, à l'affectivité et à la manifestation (Henry M. 1963 : 553-598). Il importait donc de se tourner vers ce que les phénoménologues disent du volontaire et de l'involontaire (Ricœur P. 1949 et 1960), de la douleur et de la souffrance (Porée J. 2017), de l'aveu (Porée J. 2018) et de la distinction fondamentale (Lyotard J.-F. 1971) entre la conception par la pensée (faite d'analyse, de logos, de raison, d'interprétation) et la réception par la rencontre de tout soi-même (mélange d'apparaître, d'affectivité, de désir, d'expérience et de plénitude en dehors de tout raisonnement et de toute argumentation). Le *phainein* grec que l'on entend dans 'phénomène' est un apparaître et une rencontre. Son autre lui-même est le *legein*, le recevoir. Ensemble, ils forment le cœur de l'agir et subir.

David Grossman lui-même se livre dans son travail d'écrivain à une méditation phénoménologique, ce que bien sûr il ne dit pas, ni ne revendique : l'écriture et l'examen philosophique empruntent chacun leur chemin. Comme les phénoménologues en effet, il ne raisonne pas en termes de cause (et de responsabilité), mais en termes d'interactions, de co-appartenance et de co-création. Il n'est pas question de défaillance, d'erreur ou de faute dans *Un cheval entre dans un bar*, bien que le sentiment de les avoir commises torture le personnage central. Il y est question de *situation*, telle que Pontalis a pu nous la dire dans sa simplicité essentielle (Pontalis J.-B. 2013 : 135-137).

Une situation est un pur entrelacs. Dans *Un cheval...*, elle réunit et mêle l'immensité sombre de la nuit extérieure et l'exiguïté d'un petit cabaret dans une cave au plafond bas ; l'évasion que recherchent les spectateurs et le fond menaçant de leur quotidien ; la scène avec toute sa présence et les quarante ans d'histoire qui y déboulent ; les serveuses indifférentes et le déchainement

⁵ Le fils de Ora, vingt ans, est engagé dans une opération militaire au Liban. Dans l'épouvante qu'il soit tué, Ora fuit et entraîne Avram qui fut son amour avant que la guerre du Kippour ne le brise dans une longue marche à travers la Galilée. Sur le chemin, leurs corps quinquagénaires souffrent un peu mais renaissent à la vie sensible. Ora n'en finit pas de raconter. « Elle transforme ses mots en force de vie. [...] Elle utilise des mots privés, intimes, des mots nuancés et précis. Elle s'obstine à définir la 'situation' au cœur de la réalité aliénée et violente » (*ibid.* : 80).

ambient des sentiments ; le corps du performeur ; sa voix qui tantôt hurle et tantôt murmure ; ce que cet homme ressuscite par son récit ; et les spectateurs enfin, dans leur variété d'âge, de genre, de culture et de condition qui fait société.

Le rêve agit indépendamment des règles du logos : les analystes et les phénoménologues y insistent longuement. Cela n'empêche pas les individus, marqués et troublés par son empreinte persistante dans l'éveil, de le tenir pour le récit par excellence qui dit leur histoire. Sans nier cette conviction qui répond au besoin essentiel d'un sens et qui met sa foi dans la vérité du récit, il importe ici d'apercevoir que le rêve est lié au temps par d'autres associations encore que la réminiscence et la prémonition. Leur relation est de l'ordre de l'existence : le rêve nous ressource, nous reconnecte aux sources de la vitalité qui est pur déploiement (Pontalis J.-B. 2012 : 23-41). Ce serait peut-être la raison pour laquelle David Grossman lui confie sa foi dans la vie qui déborde toute maîtrise.

Les rêves sont aussi collectifs. À côté de la vie psychique *stricto sensu*, ou plutôt en intrication avec elle, le rêve intervient dans l'existence sociale (ou relationnelle) des individus. Dans le grand tableau des représentations qui peuplent leur vie intérieure, il construit un ensemble désordonné de projections, d'interprétations, de désirs et de craintes déclencheurs d'affects de toutes les sortes. Ce rêve-là, à la fois collectif et incorporé par chacun, est la toile de fond du *Cheval entre dans un bar*. David Grossman, né à Jérusalem en 1954, six ans après la proclamation de l'État hébreu, partage de l'intérieur toute l'histoire de son pays. Il connaît depuis l'enfance tout ce qui a habité et ce qui habite depuis soixante-dix ans le cœur des deux peuples, israélien et palestinien. Il sait leurs rêves inexorablement détruits et s'emploie, dans ses romans et ses nouvelles, à les faire comprendre et surtout les faire ressentir. Mais comme Aharon Appelfeld, son aîné et son ami, il veut résister aux rêves toxiques attisés comme des passions mauvaises par les discours faux des hommes politiques aux commandes du pays qui jettent du sel sur les plaies toujours vives ouvertes par des siècles d'humiliation et par la Shoah (Grossman D. 2018 : 73-100). Nous verrons, pour terminer, comment cet engagement s'enracine dans la foi qu'il place dans la fiction littéraire et la création artistique.

4. La débâcle des sentiments

La trame de *Un cheval entre dans un bar* est la brusque verbalisation d'un vieux cauchemar nocturne longtemps celé, répétition sans fin d'un choc qui a littéralement coupé en deux, en un avant et un depuis, l'existence de celui à qui cet événement est survenu et qu'il n'a pas compris

‘sur le coup’ parce qu’on ne peut pas comprendre lucidement, dans la lumière de la raison et de l’éveil, une situation elle-même cauchemardesque.

Un soir, sur la scène d’un cabaret, dans une cave mal ventilée de la zone industrielle de Netanya, une petite ville balnéaire en Israël, un humoriste se lance dans un *stand-up*, ce genre de spectacle où le performeur prend l’auditoire à témoin d’histoires qui lui sont arrivées.

Il s’appelle Dovalé Grinstein. Il a cinquante-sept ans. Son corps est maigre et abimé, fébrile surtout. Il gesticule et parle beaucoup. Au début, il enchaîne des propos vulgaires sur l’obsession de plaire des femmes, le laisser-aller des hommes, l’argent, le divorce... Il choque et provoque. Grince. Puis, dans le décousu de l’improvisation, viennent des bribes de son histoire. Il les tourne en dérision et se gifle. La troisième fois, ses lunettes de myope se brisent et il ne verra plus les spectateurs. Il saigne et il se voûte. Il part en vrille et lâche le public dans le rêve éveillé de son histoire désastreuse. Il rêve l’absurdité vraie qui lui est tombée dessus un jour de 1971, il avait quatorze ans.

Le lecteur, le narrateur et la poignée de spectateurs capables de soutenir jusqu’au bout⁶ la destruction de Dovalé et le récit de sa souffrance, assistent proprement à une débâcle, comme on parle, au printemps, de la débâcle irrépressible des torrents prisonniers du gel. Le terme français de *rêve* comporte d’ailleurs cet accent depuis qu’il a réuni, à la fin du moyen âge, le sens de dire des choses extravagantes, de tenir des propos sans suite, de déraisonner et celui d’aller de-ci de-là, à l’aventure, de rôder et de traîner ; passant ainsi, peu à peu, « de l’errance physique au délire des mots, au trouble de la pensée puis à la réflexion et à la méditation qui rend absent du monde et enfin à l’expérience nocturne » (Favre D. 1996 : 3).

À la fin du collège, les jeunes Israéliens effectuent un stage qui prélude à leur futur service militaire. Pour Dovalé, il eut lieu l’été 1971, aux confins du désert du Néguev dans une fournaise qui, déjà, nimbait tout d’irréalité. Un matin, on l’extrait brusquement du groupe. Il doit rentrer précipitamment à Jérusalem pour prendre part, l’après-midi même, à l’enterrement de son parent. Il ne comprend rien, s’enroule dans un repli de son paquetage et s’endort (comme une échappée de l’éveil), mais on le brusque et l’embarque. Personne ne s’inquiète de lui. Il est seul et nu.

Dans le véhicule qui l’emporte, il prend soudain conscience qu’il ne sait pas s’il s’agit de sa mère ou de son père. Il roule vers cette révélation. Alors, il entre dans un rêve insensé, celui qu’il rejoue depuis, inlassablement, dans ses cauchemars. La vitre de la portière contre laquelle il appuie sa joue vibre et stridule. Sa musique infernale et inarticulée l’empêche aussi bien de dormir que de s’éveiller et l’emporte, dans l’indéfini, l’absolument sans repère. Hébété, blotti à certains

⁶ La salle se vide par vagues à mesure que Dovalé cesse de faire rire.

moments dans un demi sommeil et flottant autrement dans un monde absurde (celui dont le conducteur de la jeep lui tend, bien malgré lui, le miroir tandis qu'ils foncent dans l'étendue désertique car le jeune soldat veut l'exfiltrer du drame en lui racontant des blagues dont celle du fameux cheval qui entre dans un bar), il convoque mentalement son père, sa mère, sa mère, son père... pour l'empêcher lui, l'empêcher elle, de mourir. Mourir vraiment, mais aussi périr dans son âme à lui, par sa faute, parce qu'il ne l'aura pas élu(e), lui ou elle. Le rêve, fantasme-t-il (nulle intervention de la raison là-dedans !), vaincra le réel. Mais aucun rêve ne peut être dirigé. À bout d'effort, à quelques minutes seulement du cimetière, il lâche tout et choisit. Son espoir fou d'agir grâce à la vie parallèle du rêve rate. Ce sera son cauchemar mille fois répété. Celui qu'il révèle sur scène ce soir-là.

« Dans mon cœur, mon cœur tout noir, j'ai commencé à faire mes comptes. C'était ainsi. Le temps était venu de faire mes comptes. Des comptes mesquins et nauséabonds »⁷ (Grossman D. 2015 : 214).

J'étais tout seul. [...] Et figurez-vous que j'ignorais de quelle manière j'avais pris la décision. Aussitôt j'ai tenté de l'inverser, je vous jure que j'ai essayé. Qu'est-ce qui m'a pris ? Alors que, tout le temps, j'avais eu quelque chose de complètement différent en tête. Toute ma vie avait été comme ça, sans avoir besoin de réfléchir. Qui avait jamais réfléchi à une chose pareille ? La voix se brise dans un cri d'effroi. [...] Dovalé s'écroule dans le fauteuil. Ces... ces quelques instants, bredouille-t-il, et tout ce voyage et mes calculs de merde... Il tourne lentement ses mains et les contemple avec étonnement, avec un air émerveillé qui renferme une vie entière. Comment je me suis sali. Mon Dieu, comment ai-je pu me souiller ainsi jusqu'aux os... » (*ibid.* : 217).

5. Le rêve est sans distance

Dovalé est lâché sans protection face au rêve qui le dévaste sur la scène. Il est submergé, anéanti, défait. Il était seul et nu devant l'événement ; et il l'est depuis dans sa répétition nocturne infinie. Une solitude affreuse l'a agrippé à jamais ce jour-là où il a été abandonné par tous à l'exception du jeune conducteur, et l'a livré à la peur la plus dévorante et à l'incompréhension la plus noire, à la nécessité torturante de choisir et à la révélation aussi fulgurante qu'inconcevable que tout choix est porté par le désir.

⁷ L'usage des guillemets répond aux règles de la mise en page de l'article. Dans le roman, il n'y en a aucun. Le narrateur enchaîne sans indication typographique particulière les paroles de Dovalé, les réactions des spectateurs et ses propres réflexions.

« Lorsque le malheur frappe un être humain, explique David Grossman⁸, l'une des sensations les plus violentes qu'il éprouve est celle de l'exil. Il a été coupé de tout ce en quoi il avait confiance, de tout ce qu'il croyait, de tout le récit de son existence. Brusquement, plus rien ne va de soi » (Grossman D. 2018 : 41). L'événement dramatique fait éclater la dissonance fondamentale de l'existence. Là où nous désirerions tellement la continuité, il vient briser la linéarité. Il proclame abruptement qu'il n'y a pas d'un sans son autre (le noir et le blanc, le jour et la nuit...) et pas d'avenir sans passé, c'est-à-dire sans l'exil de tout ce que l'on prenait pour acquis. L'aspiration à être soi, qui est la dimension même de la vitalité, butte sur le réel. Il y a un hiatus, un *gap*, entre la puissance d'affirmation qui nous constitue en tant que vivant et notre impuissance à nous y élever par nos conduites (Porée J. 2018 : 22). Autant elle est immense, autant nos actions sont limitées. C'est toute l'histoire de Ora, dans *Une femme fuyant l'annonce*.

Le rêve ne rétablit pas une distance, mais il vient ménager la dissonance et le hiatus. Il nous apprend à comprendre de l'intérieur et à pratiquer ce qui nous *convient*, ce qui nous permet de vivre. Il fait en sorte que nous consentions à ce qui vient, à accepter l'inégal, l'impermanent, mais aussi la coexistence du bon et du mauvais, la réussite et le trébuchement (Pontalis J-B 2013 : 136-137). La perte elle-même peut trouver son issue, esquisse Pontalis : « Dans nos rêves, nous donnons vie à nos disparus. Ils ne sont pas perdus, nous ne les avons pas abandonnés, ce sont nos visiteurs de la nuit, des fantômes sans doute mais qui nous protègent et que nous protégeons de la mort » (Pontalis J-B. 2012 : 26-27). Le rêve est une expérience du surgissement et de l'évanouissement⁹.

6. L'ombre des rêves confisqués

Encore faut-il que des rêves collectifs empoisonnés ne viennent pas tout empêcher. Que nos rêves personnels ne soient pas confisqués, volés, ou bloqués avant d'avoir pu se déployer car il fallait repousser les cauchemars et prendre soin des rêves fragiles et mal fichus de ceux que nous aimons.

⁸ En 2006, son fils Uri est mort sur le Golan dans un affrontement avec le Hezbollah. Il avait vingt ans.

⁹ Surgissement et évanouissement dans lesquels Anaximandre et d'autres penseurs grecs d'avant Platon voyaient la vie même.

La mère de Dovalé était une survivante de la Shoah. Elle hurlait la nuit et vivait le jour comme une ombre, les yeux baissés, longeant les murs, fantôme plus que miraculée¹⁰. Son fils l'entourait à chaque instant dès qu'il quittait l'école. Il allait la chercher à la sortie du travail pour la protéger de la rue, marchait sur les mains (belle inversion !) pour la détourner de ses pensées vides, et inventait dans la cuisine des scénettes et un *music hall* qui l'extrayaient du monde dans lequel elle ne pouvait pas vivre. Quant à son père, arrivé en Palestine peu avant 1939, confusément hanté par la faute imaginaire d'avoir échappé de la sorte à l'extermination, il s'infligeait une vie démente, courant partout après mille menues rentrées plus chimériques les unes que les autres pour entourer sa femme d'une bulle protectrice. Ainsi, Dovalé n'a pas connu le monde secret de l'enfance et n'a rien fait d'autre que d'embarquer dans la vie parallèle de ses parents et de chercher par tous les moyens, de préférence burlesques (un *non sens* anglais de résistance à la violence des faits), à ce que la mince enveloppe de leurs univers irréels ne se déchire pas.

Le *Cheval*, dans sa construction, emboîte le rêve insensé du jeune Dovalé de soustraire son père et sa mère à la mort et le cauchemar qui l'envahit sur la scène quarante-trois ans plus tard. Les deux récits nous sont restitués par Avishaï Lazar qui est à la fois le narrateur du roman et un acteur du drame. Au début, ses sentiments et sa pensée sont pure résistance au spectacle dont il déteste la vulgarité et l'effet consternant sur les spectateurs en débridant leurs pires penchants, mais surtout dont il voit combien il est en train de dévaster Dovalé. Or, Dovalé, il le connaît, même s'il l'avait effacé de sa mémoire. Ils s'étaient trouvés à douze ou treize ans comme peuvent le faire deux enfants solitaires. Avishaï se rappelle l'être sensible et délicat que Dovalé avait été et le raconte au lecteur, par petites touches (jamais de démonstration) qui révèlent toute la mesure de la catastrophe survenue.

Ils ne s'étaient plus vus depuis la journée fatidique de 1971. Mais quelques jours avant le spectacle, Dovalé l'avait contacté, lui demandant d'y assister et de lui dire ensuite l'image qu'il donnait. Avishaï était un ancien juge¹¹, réputé parmi ses confrères et dans les médias pour l'acuité de son regard.

« J'ai suivi dans la presse les procès que tu as présidés, je les ai suivis et on a reproduit tes arrêtés, ainsi que tes commentaires sur les inculpés et les avocats. Effilés comme une lame de couteau » (Grossman D. 2015 : 71). Plus loin : « Une feuille, une seule, juste quelques lignes

¹⁰ Grossman a puisé dans ses propres souvenirs. « J'ai grandi à Jérusalem dans un quartier où la majorité des habitants était incapable de prononcer à haute voix le mot "Allemagne". [...] "Là-bas" disaient-ils à propos de l'Allemagne et de la Shoah, de la part obscure révélée chez l'être humain. [...] Parfois le mutisme que les rescapés s'imposaient était rompu, la nuit, quand ils hurlaient du fond de leurs cauchemars ». (Grossman D. 2015 : 59).

¹¹ Sa liberté de pensée et ses prises de parole lui avaient attiré des ennuis et poussé à la démission.

suffiront, peut-être même une seule phrase. Tu es doué pour exécuter quelqu'un en une seule phrase... Quelques lignes sur quoi ? » (*ibid.* : 75). La conversation téléphonique se poursuit, Dovalé ne sachant exposer le fond de sa demande et Avishaï refusant de se prêter à quoi que ce soit. Enfin, le comédien exprime : « Cette chose-là, a-t-il dit calmement, que l'homme transmet sans s'en rendre compte. Qu'il est peut-être le seul à posséder au monde » (*ibid.* : 76).

Or, le jugement, le regard et la parole de l'autre sont autant de réalités liées à l'angoisse fondamentale d'être saisi par le rien. Et cette angoisse du rien, qui déchaîne les fantasmes et convoque les fantômes, David Grossman la retrouve dans le comportement catastrophique des Israéliens. Le spectre de la Shoah et les séquelles mémorielles de deux mille ans de persécutions et d'antisémitisme ne cessent de les meurtrir et de les étouffer. Plus grave : les populistes, le gouvernement et l'armée les instrumentalisent. Aucune projection (un rêve à sa façon) positive n'est possible, ni collectivement, ni individuellement.

L'écrivain revient inlassablement sur la puissance négative du rêve qui se fourvoie. C'est véritablement son combat, parce que toute réalité commence par l'imaginaire.

« J'écris presque toujours sur la vie en Israël. Sur des individus qui tentent de mener une existence normale dans une situation anormale. Des individus qui, pour la plupart, n'ont pas conscience à quel point la folie de la "situation"¹² les façonne à son image » (Grossman D. 2018 : 81).

« Cent ans de conflit. Cinquante ans d'occupation. Que produisent-ils dans l'esprit d'un individu, dans l'âme d'un peuple ? De l'occupé comme de l'occupant ? [...] Une vie dans la peur, le tourment et la violence demeure, par définition une vie restreinte. Un resserrement de l'âme et de la raison » (*ibid.* : 150-151).

« Une apathie fataliste nous habite. Comme si plus rien ne comptait, puisqu'il n'y a rien à faire pour changer les choses. [...] Cela tient à une mentalité de victime, qui préfère rester victime de circonstances perçues comme immuables » (Grossman D. 2004).

Les Israéliens restent démunis face à des manipulations de tout acabit qui accroissent leurs angoisses et occultent en eux l'énorme puissance militaire de leur pays ; qui mettent en garde contre tout témoignage de confiance à l'égard de leurs ennemis et traduisent la moindre menace dans les termes absolus de la Shoah. [...] C'est le siège des cauchemars et des angoisses les plus

¹² Grossman entoure toujours le mot de guillemets, navré de ce que le terme, employé à plus soif par le gouvernement et les médias, cache l'état du pays déchiré par l'occupation des territoires palestiniens, la colonisation intensive, le mur et les barrages et le terrorisme.

pures, les plus effroyables. Là règne la politique de la peur et du découragement (Grossman D. 2018 : 68).

« Quand j’observe mon Premier ministre, je vois à quel point c’est un expert en confusion entre le danger réel auquel nous devons faire face et les échos des traumas du passé. Comme société traumatisée, nous sommes sans recours face à de telles manipulations. » (*ibid.* : 112)

Le Cheval aussi montre l’emballement toxique des esprits. Dans l’épisode qui suit Dovalé, encore dans son rôle d’histriion, emporte le public.

Vous avez imaginé comment serait le monde sans gauchistes ? [...] Personne pour vous casser les couilles du matin au soir. [...] Il vous prend l’envie de coller un couvre-feu d’une semaine sur un petit douar ? Et toc, couvre-feu ! Un jour, puis deux, puis trois, autant que vous voulez... [...] Tu veux avoir l’occasion de voir des Arabes danser à un barrage ? Check ! Un seul mot de toi et voilà qu’il se mettent à danser, à chanter, à se déshabiller. [...] Et comme ils redécouvrent leur côté féminin ! “Bonjour, bonsoir, baise-moi, garde-frontière !”

[La salle s’enhardit et braille avec lui ces mots orduriers, hommes et femmes réunis. Alors, il fait encore monter la fièvre]. Ça vous est arrivé de jouer au Monopoly des expropriations ? Au poker du couvre-feu ? À la belote-barrages ? Vous avez peut-être envie d’un bouclier humain ? D’une veuve de paille ? De couper l’électricité ? D’interdire des axes aux Arabes ? [...] Tout est possible, crie-il. Tout est permis ! À vous de jouer mes agneaux, jouissez, jouissez de vos rêves ! » (Grossman D. 2015 : 65-67)

Pour Grossman, dire, dire en vérité est la seule voie pour reconnaître la réalité, pour stopper le rêve empoisonné distillé par les mensonges populistes et pour rêver un autre avenir qui adviendra lorsqu’on se libérera de la prison d’irréalité de la pensée fausse et du rêve faux créés par le dire faux.

Je souhaite que mon pays, Israël, puisse trouver la force de réécrire son récit. Qu’il sache affronter, de manière inédite et courageuse, son histoire tragique et se récréer à partir d’elle. Que nous trouvions les ressources intérieures nécessaires afin de distinguer entre les dangers réels, qui certes nous menacent, et les échos formidables des catastrophes et des tragédies qui nous ont accablés dans le passé. Que nous ne soyons plus des victimes – ni de nos ennemis ni de nos propres frayeurs (Grossman D. 2018 : 43).

7. Le rêve est un regard

Tout le temps où il a divagué dans le véhicule militaire qui l'emportait à travers le désert, Dovalé ne s'est pas souvenu de ses parents, ne les a pas pensés : il les a vus. Le rêve est un regard. Pas un discours, pas une représentation. Il voit, au sens des voyants, en engageant l'affectivité et non les sens de la perception.

Dovalé a vu son père, sa mère. Il s'est vu tantôt avec elle et tantôt avec lui. Il ne l'a pas fait comme on regarderait des photographies étalées devant soi ; il était dans le film, dans la scène, ou mieux, dans la situation¹³. La plénitude et le sens de celle-ci l'ont envahi d'un coup, alors que, pour décrire le moment des faits, le récit Dovalé fourmille de « C'était incompréhensible... » et de « Je n'y comprenais rien... ». Contrairement à la conscience éveillée, prise dans le filet de la connaissance, qui explique et qui enrichit le contenu mais ne le déborde pas, le rêve est extensif et découvre dans le registre du sentir. Il est expérience.

8. Une expérience de la singularité

Lacan énonçait, entre autres choses¹⁴, que le réel est ce sur quoi l'on butte, tout en demeurant impensable, c'est-à-dire rebelle à toute forme (définition, cause, matérialité...) dans laquelle on tenterait de le limiter. Exister, c'est être confronté à ce réel-là. Il comporte de multiples dimensions, physiques, morales, sociales, de l'ordre du désir empêché et dans l'avalanche des contradictions... mais leur nombre et leur ampleur comptent moins que le fait même de la rencontre. Rencontrer consiste à affronter, à éviter, à reconnaître, à transformer, à utiliser et à questionner. Nous nous y livrons à chaque instant, dans la vie éveillée et dans le rêve. Mais au cœur de celui-ci, une rencontre supplémentaire vient nous bouleverser. Le trouble d'être pris dans plus grand que soi anime en nous les deux questions, les plus tapies et les plus présentes : « Qu'ai-je fait (aujourd'hui, hier ou il y a très longtemps) ? », et « Qu'ai-je fait de ma vie ? »

En ménageant une place au rêve, la biographie et le récit autobiographique se métamorphosent. Au-delà de la chronologie et de l'exposé des faits, ils deviennent la narration de la rencontre de l'individu et du monde et de la rencontre, en retour, de soi à soi.

¹³ Au sens que lui donne Pontalis. Voir ci-dessus, p 51.

¹⁴ Et notamment la célèbre triangulation du réel, du symbolique et de l'imaginaire.

Bibliographie

- David GROSSMAN (2004), « Le culte de la force, tragique erreur », Propos recueillis par Sylvain CYPEL, *Le Monde*, 19 juin.
- (2010), *Écrire, écrire, pourquoi ?* Entretien avec Clémence BOULOQUE, Paris, Éditions de la Bibliothèque du Centre Pompidou.
- (2011 [2008]), *Une femme fuyant l'annonce*, traduit de l'hébreu par Sylvie COHEN, Paris, Seuil.
- (2012 [2011]), *Tombé hors du temps : récit pour voix*, traduit de l'hébreu par Emmanuel MOSES, Paris, Seuil.
- (2015 [2014]), *Un cheval entre dans un bar*, traduit de l'hébreu par Nicolas Weill, Paris, Seuil.
- (2015), « Écrire et lire, c'est accepter de regarder la souffrance de l'autre », Propos recueillis par Raphaëlle LEYRIS, *Le Monde des livres*, 19 août.
- (2018), *Dans la maison de la liberté. Interventions*, traduit par Jean-Luc ALLOUCHE et Rosie PINHAS-DELPUECH, Paris, Seuil.*
- * Textes cités dans l'article : *Le pigeon voyageur de la Shoah*, discours prononcé à l'Université de Florence le 27 janvier 2008 (7-21) – *Résister en dépit de toutes les violences*, prononcé à Munich le 24 novembre 2008 à l'occasion de la remise du Prix Sophie et Hans Scholl (23-42) – *Cet autre monde, obscur*, publié dans *Der Spiegel*, 9 mai 1995 (59-71) – *Faits de la vie et de la mort*, Conférence à Harvard, le 6 octobre 2015 (73-100) – *D'une peur existentielle*, entretien avec Christiane ALBERTI et Gil CAROZ, 2015 (101-125) – (2017), *L'infinité de l'être humain. Littérature et liberté*, Discours à l'Université hébraïque de Jérusalem le 11 juin 2017 (141-152).
- Daniel FAVRE (1996), « Rêver », 69-82, *Terrain*, 26 mars.
- Michel HENRY (1963), *L'essence de la manifestation*, Paris, PUF, t. 2.
- Raphaëlle LEYRIS (2015), « David Grossman met l'être à nu », *Le Monde des livres*, 19 août 2015.
- Jean-François LYOTARD, « Rêve », *Encyclopædia universalis* [en ligne], consulté le 30 août 2019.
- Jean-Baptiste PONTALIS (2012), *Avant*, Paris, Gallimard.
- (2013), *Marée basse, marée haute*, Paris, Gallimard.
- Jérôme POREE (2017), *Sur la douleur. Quatre études*, Paris, PUF.
- (2018), *Phénoménologie de l'aveu*, Paris, Hermann.
- Paul RICCEUR (1949), *Philosophie de la volonté*. T. I : *Le volontaire et l'involontaire*, Paris, Aubier.
- (1960), *Philosophie de la volonté*. T. II : *Finitude et culpabilité*, Paris, Aubier, 2 vol.
- Michèle TAUBER, « Grossman, David (1954-) », *Encyclopædia universalis* [en ligne], consulté le 30 août 2019.